

Acte et contact

Du nouveau dans les fondements philosophiques de la Gestalt

Patrice RANJARD

Psychothérapeute
Docteur en Sciences de
l'Éducation

Du nouveau dans les fondements, ce paradoxe exige quelque explication : en principe, les fondements d'une théorie la précèdent dans le temps ⁽¹⁾ et l'on voit mal comment "du nouveau" pourrait y apparaître. C'est pourtant ce qui vient de se passer : un ouvrage paru en septembre 98 et qui ignore tout de la Gestalt, lui apporte un fondement philosophique inattendu. Il s'agit de *L'acte est une aventure*, le dernier livre de Gérard Mendel, et je vais tenter de montrer que la conception du *contact*, que la Gestalt met en pratique depuis cinquante ans, trouve une confirmation dans la définition philosophique de l'acte proposée par Gérard Mendel.

Avant de présenter ce monument de 570 pages, j'évoquerai brièvement, pour ceux qui ne la connaîtraient pas, l'œuvre de Gérard Mendel.

Une quinzaine d'ouvrages depuis une trentaine d'années, dont plusieurs traduits en diverses langues (au total, six langues et vingt et une traductions). Le propos initial de Gérard Mendel était d'inventer un dispositif qui soit au social ce que le divan est à la psychanalyse individuelle. Ce projet se réalisa en quelques années dans un groupe de recherche et d'intervention : le

1 - Cf. Les numéros 6 et 7 de la revue *Gestalt*, Le passé composé (1994).

groupe Desgenettes. Le dispositif mis au point a été expérimenté dans un grand nombre d'institutions diverses, donnant lieu à de nombreuses publications. Les deux principaux concepts émergés de ces travaux sont l'*actepouvoir* et le *schéma psychofamilial*. *Actepouvoir* en un seul mot, désigne, aux niveaux individuel et collectif, le pouvoir *de* l'acte et le pouvoir *sur* l'acte, avec toutes les conséquences qui en découlent pour la personnalité sociale des individus (la personnalité sociale se développe si les individus ont *du* pouvoir *sur* leurs actes collectifs, elle s'atrophie dans le cas contraire). *Psychofamilial* s'oppose à social : la personnalité psychofamiliale est celle qui se met en forme au sein de la famille. La Société, qui n'est pas une famille, pourrait développer aussi, et dès l'enfance, la personnalité sociale des individus. Continuer à fonctionner comme si la société était une famille est un moyen d'entraver le développement de la personnalité sociale.

Jusqu'en janvier 99, je n'aurais pu renvoyer le lecteur désireux d'en apprendre davantage sur l'œuvre de G. Mendel qu'au livre synthèse de 1992, *La société n'est pas une famille ; de la psychanalyse à la sociopsychanalyse*. Une autre approche est devenue possible grâce à un petit livre (140 pages, plus bibliographie exhaustive) qui vient de paraître : *Le vouloir de création. Autohistoire d'une œuvre. En collaboration avec Roger Dosse*. A partir d'entretiens avec Roger Dosse, G. Mendel réfléchit à l'unité de quarante ans d'écriture. Quarante années de réflexion anthropologique, qui aboutissent au livre sur l'acte et au concept de "vouloir de création". Arrêtons-nous donc sur cette dernière étape.

L'acte est une aventure est sous-titré : *du sujet métaphysique au sujet de l'actepouvoir*. Je vais tenter d'en résumer la démarche, et j'invite le lecteur à se garder de tout jugement théorique sur la seule base de mon résumé. Il y a dans l'ouvrage une érudition philosophique dont je ne saurais donner la moindre idée. La seconde et la troisième partie du livre (160 pages) sont consacrées à une histoire de la notion d'acte en philosophie, sous les titres : *La non-pensée philosophique de l'acte* et *L'être et le sujet métaphysique contre l'acte*.

L'idée centrale est que, depuis Parménide, les philosophes de l'Occident ⁽²⁾ sont à la recherche de l'Être et cessent de penser dès que cet être entre en interaction avec la réalité extérieure à lui et se trouve modifié par cette interaction. A ce point de mon exposé, je sais que les lecteurs compétents en philosophie hésitent : ils connaissent des "philosophes de l'action", qui parlent de l'action. Mendel ne les ignore pas et leur consacre plusieurs chapitres. « C'est la lecture et la relecture de Ricœur depuis trente-cinq ans qui nous ont contraints à ouvrir les yeux sur une évidence manifeste. Notre pratique et notre activité, ce travail quotidien d'intervention dans le champ social, (...) tout ce que en somme nous *faisons* concrètement avec des hommes et des femmes qui travaillaient dans des institutions quadrillées par leur organisation pour produire... eh bien, cela, que je croyais pouvoir nommer l'action, ne correspondait en *rien*, il fallait le reconnaître, à ce que l'œuvre magistrale du grand philosophe contemporain de l'action déroulait livre après livre » (p.157).

C'est que *l'action* n'est pas *l'acte* : « Cette action n'est jamais conçue comme interactivité, au sens exact et fort du terme qui sous-entend la transformation des agents, y compris, bien entendu, le sujet. L'action, c'est, et ce n'est que l'imposition de la pensée au réel » (p.232). Les philosophies de l'action ne parlent que de ce qui se passe « dans la tête » à propos de l'agir, avant, pendant, après l'agir. C'est à cela que Mendel réservera le mot *action* : tout ce qui est pensé à propos de l'acte. L'intention, le projet, la référence au projet durant l'acte, l'évaluation ensuite, bref, ce qu'il appelle *pré-acte* et *post-acte*. Quant à l'acte proprement dit, il est strictement limité à l'interaction du sujet et de la réalité qui n'est pas lui. Il est l'émergence « d'un non-existant qui se met à exister » et le lieu « d'un double déterminisme (le sujet, la réalité) qui aboutit à l'indétermination » (p. 221).

La question ne saurait être éludée de ce qui a pu motiver toute la philosophie à se détourner de l'acte : « Nous avons insisté sur le rapport d'exclusion mutuelle entre l'être et l'acte. La notion d'être aurait ainsi été inventée afin de nier la réalité humiliante d'un corps évoluant vers la dégradation et la mort, face à la nature toute-puissante et au temps inexorable » (p.291). A quoi il faut

2 - De l'Occident parce que le chapitre 8 Chine, un acte sans action ? montre comment il en va différemment en Orient..

ajouter (cause ? conséquence ? corrélat ?) la « supériorité » sociale de ceux qui ne travaillent pas de leurs mains, le mépris des « patriciens » pour les « praticiens » (p.12 et *passim*). L'historien des Sciences Pierre Thuillier fait remonter ce mépris aux Grecs, citant Plutarque, admirateur de Platon, pour qui Archimède n'a pu être ingénieur, car « un véritable homme de science s'occupe des "choses intellectives et incorporelles" mais se méfie des activités "où il faut trop vilement et trop bassement employer l'œuvre de la main". » (*D'Archimède à Einstein, les faces cachées de l'invention scientifique*, Fayard 1988, pp.22 et 27).

La quatrième partie du livre, *La pensée dans l'acte ou l'intelligence du faire*, étudie trois grandes formes de pensée dans l'acte : la pensée téléologique, la pensée du savoir-faire et de l'expérience, qui sont liées à l'intégration des actes précédents donc au post-acte, et la pensée inventive, toutes commandées par *ratio* (qui n'est pas *logos*). La dernière partie, enfin, *De l'acte au sujet concret*, construit les bases d'une « anthropologie de la formation du sujet de l'acte ». Après une présentation de Winnicott « qui fait jeu égal avec Freud », Mendel élabore des *universels empiriques* : « des formes anthropologiques universelles mais dont l'existence est liée au développement de l'enfant, du sujet, c'est-à-dire à l'interactivité avec l'environnement. Ces universels ne sont pas innés » (*Le vouloir de création*, p.104). Ce sont : le vouloir de plaisir, le vouloir de création, la coopération structurale, le schéma psychofamilial, la rationalité instrumentale et le langage.

Que les lecteurs qui ne connaîtraient pas bien la pensée de Mendel me pardonnent cette accumulation de concepts. Je crains qu'ils ne puissent pas facilement leur donner sens, mais je voulais leur faire sentir que l'œuvre de Gérard Mendel est une affaire de grande envergure.

ACTE ET CONTACT

Je vais maintenant proposer une série de rapprochements entre ce que Mendel dit de l'acte et ce que la Gestalt dit du contact. Je ne prétends pas être exhaustif et je ne retiendrai que les ressemblances : l'étude des différences m'entraînerait trop loin.

Lieu et temps

Le contact, et c'est le b-a-ba de la Gestalt, c'est ici et maintenant que ça se passe. C'est tout aussi vrai de l'acte : « L'acte (...) se déroule au présent : il y a de l'acte. On ne peut pas plus observer directement un acte passé qu'un acte futur et il n'est pas non plus d'acte se déroulant au temps passé ou au temps futur » (p.379). Cette phrase pourrait avoir été écrite par un gestaltiste à propos du contact. Quant au lieu, l'acte se produit nécessairement là où se trouve le sujet de l'acte : ici.

Pré- et Post-

Pour la Gestalt, le contact est l'acmé d'un cycle. Sans entrer dans le détail, retenons-en "l'avant-pendant-après" : on parle de pré-contact, de plein-contact et de post-contact. De même Mendel parle de pré-acte, d'acte et de post-acte. « On s'engage dans l'acte avec deux protections : (...) l'action (...) et la confiance en soi (...) ». *L'action*, c'est tout ce que le sujet pense à propos de l'acte avant de s'y engager et qui reste présent et actif au cours de l'acte : « L'action est partie intégrante de l'acte, mais l'acte comporte toujours un élément étranger au projet d'action ». La confiance en soi, Mendel la précise comme générale, ou spécifiée à tel "ici-maintenant" : « la confiance en soi dans le rapport au monde, ou dans le rapport avec ce fragment du monde que nous avons élu un moment comme notre monde ».

En Gestalt, dans le temps du pré-contact, le sujet ressent ses besoins, pense à ce qu'il va pouvoir faire, se prépare à le faire etc... Ce n'est pas tout à fait ce que Mendel appelle *action* parce

que le point de vue est différent, mais le contenu est le même. La Gestalt n'a pas de concept correspondant à la "confiance en soi", mais ce qu'elle dit des modes d'interruption du contact et du moment où ils interviennent sur le cycle parle bien de la même chose. Les "résistances" au contact varient avec l'environnement, comme la "confiance en soi" varie avec "ce fragment du monde élu un moment comme notre monde".

Le post-acte décrit par Mendel est assez proche de la fonction personnalité du self : « La pensée du savoir-faire et celle de l'expérience ont en commun d'avoir à faire avec le post-acte. C'est en effet à la faveur d'actes anciens, qui ont été suffisamment "digérés", intégrés, qui ont même été analysés, et ainsi élaborés, que ces deux pensées se constituent » (p.315). Ce travail sur les actes passés finit par créer « un savoir qui s'intègre à la personnalité au point de la travailler en permanence et finalement de la transformer » (p.114).

Acte et contact, phénomènes de champ

La Gestalt est phénoménologue et pense en termes de champ. Lorsqu'elle parle d'un organisme dans son environnement, il ne s'agit pas d'un "truc petit" dans un "machin plus grand" c'est-à-dire tels qu'on pourrait les séparer sans les altérer. Il s'agit d'un ensemble indissociable de faits interdépendants, et les phénomènes psychologiques sont pour la Gestalt ce qui se passe à la frontière-contact qui à la fois partage et unit le champ organisme/environnement.

Mendel n'utilise pas le concept de champ, mais il souligne la continuité de l'environnement : « Les trois ordres de réalité hors-sujet - naturelle, sociale, individuelle - n'existent jamais chacun que comme une globalité sans séparation ou cloison qui la limitent intérieurement », et l'ensemble de ce qu'il décrit de l'acte permet de dire qu'il le conçoit comme un phénomène de champ : « il y a de l'acte ».

Tout un chapitre (dix-huit pages) est consacré à la bataille d'Austerlitz (première partie, *L'expérience de l'acte*, chap. 5). « Avec l'acte d'Austerlitz, deux forces s'opposent dont chacune

présente une face double. Verso, par rapport à elle-même elle est "sujet" ; recto et vue par l'adversaire, elle représente la "réalité qui n'est pas soi", le hors-sujet » (p.79). Comment mieux dire que chacun des deux organismes est à la fois organisme pour soi et environnement pour l'autre, et que la frontière-contact appartient à la fois à l'un et à l'autre... Frontière qui devient invisible dès que la bataille commence : « A peine les deux forces parviennent-elles au *contact* ⁽³⁾ qu'il n'existe plus deux entités distinctes mais, sans que le terme implique nécessairement la confusion ⁽⁴⁾, il se crée une *mêlée*, mot par lui-même significatif. Une situation neuve vient de naître, ou plutôt un *phénomène* d'un type hautement original est apparu et commence à exister pour lui-même : l'acte » (p.79). C'est bien là la description d'un "champ"⁽⁵⁾, au sens de Kurt Lewin. Dans cette conception de l'acte, il est presque "quelque chose" ; Mendel parle (passim) d'une "quasi-substance" : « Nous parlerions plutôt d'une quasi-substance qui mêle indistinctement un moment deux forces, à l'origine distinctes et séparées, et dont l'interactivité va créer de l'aléatoire, de l'indéterminé et du neuf » (p.199-200). En lisant les auteurs gestaltistes, on a souvent l'impression qu'ils parlent du contact comme d'une "quasi-substance"...

Que Mendel conçoive l'acte comme un phénomène de champ, on le voit encore mieux dans sa réponse aux questions : "qui a gagné, qui est vainqueur, qui est l'auteur de la victoire ?" Il relève d'abord que ce "qui?" exprime la prégnance, dans notre vision du monde, du sujet : il nous faut un nom, ne serait-ce qu'un "général Hiver" ! Il nous faut un "Père-la-Victoire" (notre vision du monde est mise en forme par le "schéma psychofamilial") (p.79 sqq.). « L'auteur de la victoire ne porte pas un nom précis. Il est, cet auteur, le moment particulier de déséquilibre à l'intérieur d'une mêlée confuse et immense, le moment précis où les Austro-Russes dégarnissent leur centre, cette fenêtre d'espace-temps brusquement ouverte. Il est l'ordre donné à cet instant par Napoléon, depuis l'extérieur de la bataille, d'attaquer vivement le centre. Il est enfin, le moral exceptionnellement élevé des troupes françaises en cette période de l'Empire triomphant » (p.95). On le voit, « le facteur décisif se situe à l'intérieur même

3 - Je souligne...

4 - Cf. Ginger p. 222 « Il s'est établi un "plein contact", une interaction, une saine confluence, entre les deux corps et la frontière sujet/objet, entre moi et l'autre, s'estompe ».

5 - d'un champ de bataille, oui oui...

de l'acte de la bataille » (p.95). Napoléon lui-même le savait mieux que personne qui à la question de comment conduire une bataille, répondait : « On s'engage et on voit » (p.84). On s'engage avec, certes, un ou des projets (ce que Mendel appelle l'*action*), mais « *c'est l'acte qui lui paraît essentiel et non le pré-acte.* » (p.84. souligné par Mendel).

Acte, contact et voix moyenne

Ceci nous amène à une autre notion, explicite en Gestalt et implicitement présente dans le livre sur l'acte : le mode moyen ou voix moyenne. Le contact a lieu en mode moyen, l'acte se développe en mode moyen.

Abordant cette idée, les auteurs gestaltistes ne manquent pas d'évoquer la voix moyenne du grec ancien. Certains évoquent aussi le pronominal réfléchi du français, approximation qui n'aide pas vraiment à comprendre. La définition de ce qu'est psychologiquement la voix moyenne a été proposée par le génial linguiste français Gustave Guillaume ⁽⁶⁾. La phrase de cinq lignes qui porte cette définition peut exiger plusieurs lectures, mais les phrases suivantes l'éclairent : « Le moyen est, du point de vue psychique, dans les langues indo-européennes, la conséquence de l'alliance en toute proportion d'une situation qui consiste pour le sujet à *conduire* le procès qu'exprime le verbe et d'une situation inverse plus ou moins oblitérée sous la première, et selon laquelle, dans le procès même qu'exprime le verbe, le sujet apparaît *conduit*. - Le principe très naturel (...) qui préside à cette alliance, c'est que, si d'une part nous menons les événements, les événements, d'autre part, même quand nous gardons le sentiment dominant de les diriger, nous mènent plus ou moins ». Quelques pages plus loin : « L'essence du moyen est de tenir l'esprit en suspens entre deux situations claires, l'une et l'autre évitées. - Le moyen suppose que le sujet en face de l'événement, dans l'événement même qu'exprime le verbe, allie en sa personne, sans en faire la séparation, la double situation d'agent ayant la conduction des choses et celle de patient que les choses conduisent ».

6 - "Existe-t-il un déponent en français ? in Langage et Science du Langage, 3^e éd. Libr. A-G. Nizet, Paris et Presses de l'université Laval, Québec. 1973. Les citations ci-dessus sont pages 134 et 138. On comprend dans cet article que le pronominal réfléchi français n'est pas qu'une voix moyenne, mais une voix mixte de synthèse alliant l'actif, le moyen et le passif. G. Guillaume (1883-1960) interdit de Sorbonne par Martinet fut professeur à l'EPHE de 1938 à sa mort.

Cette dernière phrase peut s'appliquer aussi bien au contact qu'à l'acte : dans le contact, comme dans l'acte, le sujet "allie en sa personne, sans les séparer, la double situation de conduisant et de conduit". C'est ce que disent les auteurs gestaltistes et c'est ce que dit Mendel.

Lisons Goodman : « Le Self est spontané, de mode moyen (...). Le spontané est à la fois actif et passif, à la fois volonté et soumission ; il est de voix moyenne (...). La voix moyenne exprime, que le Self agisse ou qu'il soit agi, la référence du processus à lui-même, comme totalité. Le "Self" agit et en même temps subit l'action. (...) les sentiments sont toujours spontanés et de voix moyenne ; on ne peut ni vouloir ressentir quelque chose, ni être forcé à le ressentir ». (P.H.G. p.183). Ginger : « (Dans le plein contact) le Self fonctionne encore sur le mode du moi mais non plus sous la forme active mais sur le mode "moyen" : à la fois actif et passif, sujet et objet » (p. 222). Noël Salathé préfère parler de "registre moyen" : « Quant au registre moyen il représente le lâcher prise qui se produit au moment de l'interaction et lors de l'accomplissement. Ni actif, ni passif c'est celui de l'abandon au libre écoulement du flot énergétique (...). Ce registre correspond à la voix moyenne du grec classique (...) ». Plus bas, Salathé cite une communication personnelle de son collègue Henri Pons : « Ce registre moyen peut seul rendre compte (...) de ce moment privilégié (...) où le retour en arrière n'est plus possible, dans lequel le Self est non seulement actif et passif, mais encore auteur-témoin d'une action faite dans l'intérêt du sujet et avec sa participation ». (7)

Mendel lui aussi souligne l'irréversibilité de l'acte, l'instant où le retour en arrière devient impossible (pp. 79, 379). Le livre est né de « la prise de conscience progressive que l'acte ne se réduit pas au seul sujet qui y prend part » (p.113-114). C'est ce qu'il appelle la "réduction égologique de l'acte". Il s'agit de revaloriser, dans la définition du sujet humain, à côté de l'hégémonique "essence", les actes. Actes où, comme dit Gustave Guillaume, « pour tout dire d'un mot, il n'a pas la maîtrise ». C'est là le point : dès qu'il agit, le sujet humain cesse d'être « maître et pos-

7 - Merci à Serge Ginger qui m'a évité de rechercher ces citations en m'en fournissant des photocopies...

esseur du monde » (Descartes), parce que si l'*action* est "dans la tête", l'acte, lui, est soumis aux forces de la réalité hors sujet et non pas seulement au vouloir du sujet.

Si Mendel ne parle pas de "voix moyenne", il lui arrive au moins une fois de l'employer, à propos de l'acte d'écrire un livre : « comment à chaque instant posséder, à un certain niveau, l'ensemble du livre dans son état actuel et dans son projet et, à un autre niveau, se donner "tout entier" et être "tout entier" présent (dans le vécu du moins) à ce qui s'écrit dans l'instant ? » (p.383). La formule "ce qui s'écrit" exprime bien que l'auteur se vit partiellement comme outil de sa propre pensée en train de se trouver formulation. Comme l'aurait écrit Jung ⁽⁸⁾ : « Ce n'est plus Goethe qui crée Faust mais Faust qui crée Goethe ».

Au delà de cet exemple, tout ce qu'il dit de l'interactivité correspond à cette "voix moyenne" et fournit, comme nous allons le voir, un fondement théorique à la valeur que la Gestalt accorde à la créativité.

Acte, contact et création

On sait l'importance que la Gestalt donne à la créativité, tant dans la vie que dans le travail thérapeutique. Le contact n'est-il pas le lieu-temps de l'ajustement *créateur* ? Du point de vue de la Gestalt, lorsque l'organisme établit le contact, ce n'est pas pour asservir l'environnement à son besoin mais pour entrer en interaction avec lui. L'organisme sain s'ajuste *créativement* à son environnement et l'on parle d'ajustement *créateur*. On parle d'ajustement conservateur lorsque l'organisme, protégeant ses Gestalts inachevées internes, refuse de se laisser modifier par l'environnement et coupe le contact en interrompant le cycle.

Ce qui caractérise l'ajustement créateur, c'est qu'il est imprévisible, il se fait dans l'improvisation... Joseph Zinker est sans doute l'auteur qui a le mieux parlé du processus créateur en Gestalt thérapie. Tel est le titre de son livre le plus connu en France : *Creative process in Gestalt therapy*, traduit par *Se créer par la Gestalt*. Zinker consacre tout un chapitre à l'expérimentation ("l'experiment") qu'il décrit (dit Janine Corbeil dans sa préfa-

8 - C'est une citation de troisième main que j'ai trouvée dans Zinker, p. 73 : « Brewster Ghiselin cite Carl Jung qui disait que : "Le travail en gestation se fusionne au destin du poète et détermine son développement psychique. Ce n'est plus Goethe qui crée Faust mais Faust qui crée Goethe". »

ce) « comme une aventure où animateur et participant s'engagent en partageant le risque ». « L'élaboration de l'expérimentation ressemble à une danse complexe, à une aventure à deux » (p.181). Il s'agit bien d'une aventure vécue en *voix moyenne* : « toute relation entre deux personnes, au moment où leur confrontation se caractérise par le mouvement et le sentiment d'un cycle perpétuel, du flux et du reflux des transformations mutuelles, devient un acte créateur » (p.18). Le thérapeute renonce à contrôler l'acte, *il s'engage et il voit* : « L'expérimentation de groupe constitue un événement créateur qui se développe à partir de l'expérience du groupe. Ce n'est pas un événement prédéterminé puisqu'on ne peut prévoir son aboutissement » (p.234). Bref, "l'expérimentation" gestaltiste est un acte, et il est créateur et thérapeutique pour les raisons mêmes que Mendel dégage dans son analyse de l'acte.

Si les auteurs gestaltistes valorisent la créativité, ils semblent la considérer comme allant de soi : pour l'organisme en santé, l'ajustement est créateur, point. La créativité, en tant que phénomène, n'est pas étudiée pour elle-même : comment se fait-il qu'il y ait création dans le contact ? Cette question ne reçoit pas de réponse, et c'est surtout là que le livre de Mendel apporte à la Gestalt un "fondement" philosophique précieux.

D'emblée son titre, *L'acte est une aventure*, indique que le surgissement de l'imprévu sera au cœur du processus. Mendel ne réinvente pas l'expression d'ajustement créateur, mais presque, parlant d'*adaptation innovante* et d'*innovation adaptée* : « Ce qui fait l'acte tel, c'est la capacité humaine à maintenir un projet d'action en l'adaptant de manière inventive, créatrice à la réalité en cause et aux difficultés rencontrées. Cette adaptation innovante, cette innovation adaptée vont modifier le projet d'action tout en maintenant, autant que faire se peut, le cap en direction de l'objectif fixé à l'avance » (p.558).

Difficile de résumer en quelques lignes ce qui, finalement, est la fleur d'un livre de 570 pages ! Tentons de le faire en deux temps. D'abord deux citations développeront l'idée que « *la création dans l'acte* nous paraît un phénomène majeur, complètement différent de la création durant l'action » (p.185). Le motif en

est simple : dans "l'action", le sujet imagine les effets des "actes" qu'il imagine réaliser ; ses seules contraintes sont d'ordre intellectuel. Tandis que dans l'acte, c'est la réalité elle-même qui impose ses propres réactions auxquelles le sujet devra s'ajuster en improvisant :

« L'action se caractérise par la mise en jeu de la pensée rationnelle-théorique et d'une certaine forme possible de création en rapport avec l'apprentissage et l'investissement du langage, du raisonnement, de la logique formelle. Dans l'acte, le sujet utilise plusieurs formes de pensée non réflexives et non conscientes : pensée rationnelle-pratique ; pensée du savoir-faire et de l'expérience (qui peut en effet être "incarnée") ; pensée rusée (celle de la *métis*) ; et surtout pensée inventive et créative » (p.185).

« D'une certaine manière, le processus de l'acte est constitué par une suite discontinue, voire télescopée de réactions improvisées, adaptatrices et non distancées par rapport à une réalité dans ses mouvements les plus imprévisibles, et qui sont les réactions d'un faire à partir d'un minimum de distance prise avec la situation actuelle. S'ajoutant ainsi à l'action préméditée se mêlent dans l'accomplissement de l'acte le faire proprement dit, la pensée téléologique, la pensée du savoir-faire, la pensée de l'expérience, voire la pensée inventive » (p.326).

De ce point de vue, aussi ingénieux, astucieux, "créatif" que soit un projet d'action, tant qu'il n'est que dans la tête du penseur, il n'est pas « un non-existant qui se met à exister ». Seul un acte, l'écriture par exemple, peut faire exister quelque chose, probablement différent de ce que c'était avant écriture, mais qui, de toute façon, ne sera encore rien de plus qu'un texte. Lorsqu'on passe à l'acte, la réalité oppose ses propres réactions et la créativité purement "mentale" de l'inventeur du projet ne suffit pas à continuer : ce sont d'autres modes de penser qui doivent prendre en charge la continuation de la réalisation, du *jeu* avec et entre le projet et la réalité. A cause des forces de la réalité (« la composante sauvage de l'acte » p. 384), jamais ce qui se réalise n'est exactement conforme à ce qui avait été projeté. Ce qui nous amène au second temps, car « si le projet d'action

se réalisait pleinement, aucune liberté jamais ne se manifesterait » (p.535).

Pour ce deuxième temps, revenons à l'idée déjà citée du « double déterminisme (le sujet, la réalité) qui aboutit à l'indétermination ». Mendel en arrive à l'idée que la liberté est « fille seulement de l'acte » (chap. 37, *La liberté par accident*), car « l'acte, processus déterminé, échappe au déterminisme » (p.530) :

« Ainsi, c'est la double intervention du vouloir de création et de la composante sauvage du réel qui, dans l'acte, défait les déterminismes et rend possible la libre issue. Mais, point décisif, une telle liberté, quand elle se manifeste, ne renvoie pas à un sujet libre mais à la seule liberté de l'acte. Ou plutôt, grâce à cette dernière, se manifesterait une liberté du sujet au second degré, indirecte et partielle, par ricochet, comme un produit involontaire de la liberté ouverte dans l'acte. Elle ne résulte pas, cette liberté, d'un choix d'entrer dans l'acte qui aurait été décidé librement par le sujet, mais témoigne de la levée partielle au cours de l'acte des déterminismes qui pesaient et sur le sujet et sur la réalité concernée » (p.535). *L'acte est une aventure* propose, au problème philosophique de la liberté, une réponse complètement nouvelle !

On ne sera donc pas surpris de découvrir que, lorsque Mendel applique sa réflexion à la thérapie (qui pour lui est la cure psychanalytique), il se retrouve très proche des positions de la Gestalt.

Anthropologie et thérapie...

On ne peut pas dire que la Gestalt ait une conception de l'Homme très précise ; du moins sait-on que les textes fondateurs partent d'une représentation de l'homme en santé (et non de l'homme névrosé). Les gestaltistes n'ont jamais accepté le mythe freudien d'Eros et Thanatos, et pour eux le processus thérapeutique tourne autour de l'achèvement des Gestalts permettant de lever les résistances au contact et donc de retrouver les capacités originaires de contact et d'ajustement créateur. Zinker insiste mieux que personne sur le lien entre thérapie et création,

mais tous les gestaltistes signeraient l'idée que la thérapie vise à retrouver sa créativité.

Tel est aussi l'aboutissement de la réflexion de Gérard Mendel sur « l'acte psychanalytique » :

« Le vrai dualisme serait ainsi non pas entre instinct de vie et instinct de mort mais entre création (transitionnelle) et répétition (inconsciente); ce changement de perspective ne fait sans doute que donner un contenu plus précis aux termes de vie et de mort (psychiques), dans la mesure où vie et création sont cousines germaines, la répétition représentant quant à elle une espèce de mort » (p.508).

« Pour nous, le moteur de la cure n'est ni le transfert, ni la lutte des instincts, ni la compulsion de répétition mais, année après année, la force du vouloir de création s'affrontant à *la force de la compulsion de répétition*, ces deux puissances échappant également à la conscience et à la volonté de l'analysant. Aventure de la création contre macérations de la culpabilité » (p. 511-512).

« La "cure" devient aussi (et, qui sait, peut-être surtout) le temps du *plaisir retrouvé* (ou enfin trouvé), celui du jeu et de la création. (Il s'agit de favoriser) une attitude créative et ludique envers la vie » (p.509). On croirait lire Zinker !

CONCLUSION

Je ne me fais guère d'illusion sur l'accueil que les philosophes professionnels réserveront au livre de Mendel. Ils ont consacré leurs années d'études à l'histoire de "la" philosophie et leurs savoirs dans cette "discipline" sont sans doute ce qu'ils ont de plus précieux. Des siècles durant, la philosophie a été la reine des disciplines et, si elle a beaucoup perdu de son prestige dans l'enseignement, ses diplômes restent une bonne carte d'entrée dans la bonne société. Presque tous ceux qui ont un diplôme en philosophie lui doivent le poste pour lequel ils sont rémunérés. Pour eux, d'évidence, la philosophie est LA philosophie, et nul ne saurait penser les grandes questions philosophiques en dehors de ce territoire balisé.

Or *L'acte est une aventure* affirme tout uniment que, dès ses débuts, cette philosophie s'est fourvoyée ⁽⁹⁾. Qu'elle a choisi le déni de la réalité biologique et animale de l'homme, méprisant homo *faber* au profit d'homo *sapiens*, comme s'il s'agissait d'une autre espèce, d'un stade supérieur d'évolution... A ce niveau "méta-physique", les plus grands philosophes rivalisent de génie pour traiter le problème central du déterminisme et de la liberté en veillant à ce qu'il ne soit jamais refermé. Et voici un auteur, même pas philosophe diplômé, qui prétend le résoudre en disant : oui, l'homme est libre, mais seulement lorsqu'il renonce à maîtriser son environnement, lorsqu'il accepte de "jouer" avec son environnement en n'étant pas maître du jeu ! Quel paradoxe !

9 - Ce raccourci provocateur a suscité une réaction de Gérard Mendel que je me fais un plaisir de citer en *Post Scriptum*

Et quelle humiliation, surtout dans la culture française, où il est si important d'être un intellectuel, qui sait ce qu'il faudrait faire, mais qui n'agit pas. Un "patricien" qui fournit des instructions aux "praticiens" mais les laisse se colleter avec la réalité. Le "sujet métaphysique" est décidément plus valorisant, et je doute que *L'acte est une aventure* soit reconnu par les philosophes professionnels pour le grand livre de philosophie qu'il est.

Mais les gestaltistes, depuis cinquante ans, ont fondé leur vision de l'Homme et de la thérapie sur, entre autres, les idées suivantes : l'Homme est créateur ; c'est dans le contact avec l'autre qu'il peut déployer sa créativité ; en acceptant le contact, il prend le risque d'être modifié par ce contact ; c'est dans l'ici et maintenant que se produisent contact et modification... Il s'agissait là d'intuitions, plus que d'une conception argumentée de l'Homme. Il me semble que l'ouvrage de Mendel apporte une telle conception, très puissamment argumentée. Oui, le contact est le lieu-temps du changement parce que l'acte est le lieu-temps du changement. Oui, la créativité se retrouve dans le contact ici et maintenant, parce que l'acte est le lieu-temps où peut naître la liberté.

Post Scriptum

Gérard Mendel a réagi à la phrase « la philosophie s'est fourvoyée », qui, à l'évidence, ne rend pas compte de sa pensée,

puisqu'elle vise à en exhiber la portée révolutionnaire. Voici ce qu'il m'écrit : « J'aurais plutôt tendance à penser qu'on n'a pas pris suffisamment la mesure du biais et du coût de l'extraordinaire puissance intellectuelle qu'elle a développée depuis vingt-cinq siècles. Elle n'a pu ouvrir la dimension du concept qu'au prix d'une large déréalisation de notre monde matériel et de notre humanité très "terrestre". Elle a pêché par immodestie, certainement (mais qui lui jetterait la première pierre ?) en se refusant à envisager pleinement le phénomène qui nous crée avec et dans l'acte depuis les origines : l'interaction du sujet et des réalités, et le caractère aléatoire, en partie toujours imprévisible, "aventureux", de cette interaction. La philosophie ne pouvait "être" qu'en hypostasiant l'action dans la tête et en dévalorisant l'acte ».

Je lui suis reconnaissant d'offrir aux lecteurs de mon texte cette synthèse précise et nuancée de ce qu'apporte son ouvrage à la représentation de la philosophie.

Résumé

Le dernier ouvrage de Gérard Mendel (L'acte est une aventure, du sujet métaphysique au sujet de l'actepouvoir ; La Découverte, sept. 98) élabore une conception anthropologique de l'acte, distinct de l'action, et que l'article rapproche de la conception du contact en Gestalt. L'un et l'autre n'existent que dans l'ici et maintenant ; comme le contact, l'acte est précédé d'un pré-acte et suivi d'un post-acte ; tous deux sont des phénomènes de champ (au sens Lewinien) et se développent en voix moyenne (telle que la définit le linguiste Gustave Guillaume). Enfin, c'est dans l'acte seulement que peut naître la liberté de l'homme, comme c'est dans le contact que surgit la créativité et que se produit le changement.

Gérard Mendel construit une anthropologie qui peut fonder de façon solidement argumentée la conception intuitive de l'homme qui est celle de la Gestalt depuis cinquante ans.

BIBLIOGRAPHIE

GINGER Serge avec la collaboration d'Anne GINGER, *La Gestalt, une thérapie du contact*, Hommes et Groupes Ed., Paris, 1987.

GUILLAUME Gustave, (1964) *Langage et science du langage*, Libr.A-G.Nizet, Paris et Presses de l'Université Laval, Québec, 3^{ème} éd., 1973, 286 p. Recueil d'articles écrits entre 1933 et 1958. Je ne résiste pas au plaisir de signaler ses autres ouvrages :

Temps et verbe, théorie des aspects, des modes et des temps, Paris, 1929, Libr. Honoré Champion, Paris 1970.

L'architectonique du temps dans les langues classiques, Copenhague, Munksgaard, 1945. Libr. Honoré Champion, Paris 1970.

Le problème de l'article et sa solution dans la langue française, Paris, Hachette, 1919.

LEWIN Kurt, *Psychologie dynamique, les relations humaines*, introduction, morceaux choisis et présentés par Claude FAUCHEUX, P.U.F. PARIS 1967, 296 p. Pour la notion de champ, voir en particulier l'introduction de Claude Faucheux.

MENDEL Gérard, *La société n'est pas une famille* ; de la Psychanalyse à la Sociopsychanalyse, Ed. La Découverte, Paris, 1992.

L'acte est une aventure, du sujet métaphysique au sujet de l'acte-pouvoir, Ed. La Découverte, Paris 1998, 570 p.

Le vouloir de création, autohistoire d'une œuvre, en collaboration avec Roger DOSSE. Ed. De L'Aube, Paris, 1999, 155 p.

PERLS, HEFFERLINE, GOODMAN (P.H.G.), (1951) *Gestalt-thérapie, vers une théorie du self, nouveauté, excitation et croissance*. Stanké 1979.

THUILLIER Pierre, *D'Archimède à Einstein, les faces cachées de l'invention scientifique*, Fayard, Paris, 1988, 395 p.

ZINKER Joseph, Vintage Books, 1977, *Se créer par la Gestalt*, Ed. De l'Homme, Montréal, 1981

